

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

Marie modele parfait de toutes les vertus



'EST bien le moment nous semble-t-il, au commencement de ce mois qui est tout particulièrement le sien, de nous arrêter un instant à contempler Marie, celle que Dieu a préparée de toute éternité à devenir la mère de son Fils. Mais comment arriver à nous faire une idée adéquate des vertus et de la Reine du Ciel. "Autant disait St André de Crête, voudrait-il essayer de mesurer la terre avec la main, circonscrire la mer avec un cordeau, mesurer l'étendue du ciel avec une coudée, compter le nombre des étoiles, des gouttes de pluie qui tombent du ciel, des grains de poussière que contient la terre, mesurer la puissance des vents; autant dis-je vaudrait-il tenter cela que d'essayer de comprendre la grâce et la beauté de la Vierge Marie, de cette vierge, de cette mère, de cette reine, de cette prophétesse, dont le roi grand parmi les rois, prophète grand parmi les prophètes, contemplant longtemps à l'avance la beauté que sous l'action du St Esprit, elle eût dès le berceau, disait : *Toute la beauté de la fille du roi est au dedans*".

Ainsi laissons-nous parler de plus saints et de plus savants que nous, un St Ambroise, un St Bernard, (1) qui ont compris et dit mieux que personne ne pourra jamais le faire les vertus et les gloires de la Très Sainte Vierge. Sans doute en les écoutant, nous ne nous contenterons pas de contempler ces ineffables beautés, mais en rendant grâces à Dieu et en le remerciant d'avoir fait si belle notre mère, nous formerons en nos cœurs le dessein d'imiter, chacun selon notre pouvoir et selon aussi la vocation à laquelle Dieu nous veut les incomparables vertus de Marie.

Quand St Ambroise prononçait les admirables paroles que nous allons citer, c'était à des vierges consacrées

Nous avons emprunté la traduction des deux admirables passages de St Ambroises et de St Bernard que nous citons, au beau et savant livre du R. P. Thiriet O. P. *L'Évangile médité avec les Pères.*



LA REINE DE MAI (J. B. Lagacé.)

à Dieu qu'il s'adressait, mais il est facile de voir que son discours peut profiter à tous, tant il est vrai que "Marie fut telle que la vie de cette seule âme peut être l'enseignement de toutes."—

—"Contemplez la virginité en Marie, dit St Ambroise, " comme dans son type véritable : qu'en elle vous appa- " raisse la beauté de la chasteté et la vérité de toute vertu. " C'est d'elle que vous devez apprendre ce que vous de- " vez corriger, ce que vous devez retenir, ce que vous de- " vez former.

"Si la noblesse du maître inspire au disciple une plus " grande ardeur à apprendre, où pouvons trouver plus de " noblesse que dans la mère de Dieu, plus de splendeur " que dans celle que la splendeur a choisie ?

"Elle était vierge d'esprit comme de corps, aucune " ambition n'altérait la pureté de son cœur. Elle était hum- " ble dans ses pensées, grave dans ses paroles, sage dans " ses résolutions, plus empressée à apprendre qu'à parler. " Elle avait confiance dans la prière du pauvre plus que " dans l'incertain de la richesse. Elle aimait le travail, elle " était modeste dans sa conversation, elle rendait compte de " ses pensées à Dieu plutôt qu'aux hommes.

"Ne blesser personne, vouloir du bien à tous, honorer " les vieillards ne porter aucune envie aux autres, fuir toute " jactance, suivre la raison, imiter la vertu voilà quelle " était sa vie.

"Jamais elle ne contrista ses parents par un visage " maussade, jamais elle ne fût en dissentiment avec le pro- " chain, jamais elle ne méprisa le petit, ne se moqua de " l'infirme. . . . Jamais il n'y eût rien de dur dans son " regard, rien d'insolent dans ses paroles, rien de témé- " raire dans ses actes : son extérieur reflétait la pureté de " son intérieur.

"Que dirai-je de sa sobriété et de son empressement " au travail ? Ici elle semblait avoir des forces supérieu- " res à la nature, et là demeurer toujours au-dessous des " exigences de la nature. . .

"Elle ne sortait de sa maison que pour aller à la mai- " son de Dieu, toujours accompagnée, toutefois n'ayant " pas de meilleur gardien qu'elle-même et sa vertu. Elle " était si digne dans sa démarche et ses paroles que cha-

“ cun de ses pas paraissait plutôt un avancement dans la vertu, qu'un déplacement de son corps.—”

Marie a été celle que l'Apocalypse appelle *la femme revêtue du soleil, et portant sur la tête un diadème formé de douze étoiles*. St Bernard nous assure “qu'elle était digne d'être couronnée d'étoiles, en effet, cette tête qui plus brillante que les étoiles, leur donne de la beauté plus qu'elle n'en reçoit.—” “Si nous voulons contempler rapidement les vertus de la Vierge Marie, ajoute quelque part le saint docteur, nous trouverons en elle la douceur de la pureté, la dévotion de l'humilité, la foi magnanime et le martyre, le martyre du cœur. . . .

Elle est *humble*, et en effet : “—dans le ministère public de Jésus, à la Croix, à la Résurrection, à l'Ascension, à la Pentecôte en tous ces événements où nous aimerions à entendre la voix de notre douce tourterelle, elle se tait. Et dans l'assemblée des premiers chrétiens volontiers elle se faisait la dernière de tous. C'est à juste titre qu'elle est devenue la reine de tous, celle qui se faisait la servante de tous.—

“Humble à ses yeux, elle fut grande et héroïque dans sa foi. C'est là, dans les élus, l'effet de la grâce divine que l'humilité ne les rend pas pusillanimes, ni la grandeur arrogants.— La grandeur, au contraire les rend plus humbles : ils ont peur de ne pas payer leur dette à Dieu, et d'autres part, moins ils ont confiance dans leurs mérites, plus ils s'abandonnent à Dieu.—”

Telle a été Marie, vrai modèle de toutes les vertus et que chaque chrétien pour mériter vraiment ce nom, doit chercher à imiter. On a coutume de considérer cette imitation comme impossible, et on a tort. Sans doute le chrétien ne peut prétendre à cette pureté absolue qui a été le privilège unique de la mère de Dieu, mais comme Marie, il peut et doit être humble, comme Marie, il peut et doit être ennemi déclaré de tout péché, mortel sans aucun doute, mais véniel aussi ce qu'il oublie trop souvent, la faute vénielle étant également une atteinte grave à la majesté de Dieu et à son domaine souverain sur nos âmes.

Et c'est à quoi les lecteurs du *Rosaire* s'appliqueront durant le mois de Marie : à imiter plus que jamais les vertus de leur mère, ils mériteront d'être un jour associés à sa gloire.

V. K.

L'Eglise de France



ROP de regards se tournent aujourd'hui vers la France et trop de cœurs se reprennent à l'espoir pour que dans cette Revue mariale et française nous puissions garder le silence sur les derniers évènements qui se sont déroulés là-bas.

L'Encyclique au clergé et au peuple français domine tout. Doctrinale dans son fond et claire dans son exposition, miséricordieuse de ton, mais inflexible de décision et de condamnation, elle nous apporte ce dont la conscience catholique avait le plus besoin, la lumière avec la certitude. Monument de théologie, de droit et d'histoire, l'acte pontifical met fin à toutes les divisions et ne laisse place à aucune interprétation. Tous les catholiques de France ont répété la grande parole, la parole de soumission et de respect : *Roma locuta est*, et l'un des plus vaillants, M. de Mun, traduit ainsi et cette grande parole et les sentiments qu'elle fait naître :

“Rome a parlé : la cause est entendue. La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat est solennellement condamnée par le Pape, agissant et parlant au nom de “sa charge apostolique”, “en vertu de l'autorité suprême que Dieu lui a conférée”; elle est condamnée comme “profondément injurieuse vis-à-vis de Dieu, comme violant le droit naturel et le droit des gens, contraire à la constitution divine de l'Eglise, à ses droits essentiels et à sa liberté”, comme “foulant aux pieds les droits de propriété” de l'Eglise, “gravement offensante,” enfin, pour le Saint-Siège, la personne du Pape, l'épiscopat, le clergé et tous les catholiques français.

“Il n'y a place ici ni pour les stériles polémiques, ni pour les inutiles provocations, moins encore pour les inquiètes hésitations. Graves, comme il convient, en face d'un avenir, dont nous avons tout fait et tout dit pour conjurer la douloureuse perspective, résolu, comme il convient aussi, devant les devoirs qu'il va nous imposer, nous accepterons, avec toute l'énergie de nos cœurs, les conséquences du jugement solennel porté par le chef de l'Eglise.

“En lisant l'Encyclique, à mesure que se déroulaient,

sous mes yeux, dans leur superbe ordonnance, l'auguste revendication des droits méconnus ou des libertés ravies, la majestueuse condamnation de l'attentat suprême, et la touchante adjuration du Père commun à ses fils persécutés, une fierté, peu à peu grandissante, prenait en moi la place de l'émotion.

“La joie de me sentir catholique, catholique avec le Pape, m'envahissait tout entier. Il me semblait, dans cette calme et forte parole, entendre la voix des siècles et l'immortel écho de la promesse divine qui couronne, à Saint-Pierre, l'autel des Apôtres : *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam.* “Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.”

“Notre force est là, elle est invincible. La parole du Pape nous apporte un double et inestimable don : elle nous impose l'union et elle nous assure la confiance.

“Nous étions divisés ! Nos ennemis essayaient d'en triompher. Nul de nous ne pouvait s'en étonner. Comment ne l'aurions-nous pas été ? Aucune question plus haute, plus difficile ne s'était, en France, posée depuis un siècle, devant la conscience catholique.

“Depuis deux mois nous attendions, émus, la parole de Pie X. Elle est venue, solennelle, décisive. Tout est fini : il n'y a plus de divisions parmi les catholiques.

“C'est le premier, l'immense bienfait de l'Encyclique. Le second est la confiance.

“Je ne pense pas que personne, amis ou ennemis, ait pu lire sans une profonde émotion les lignes qui suivent immédiatement la condamnation de la loi. Le Pape d'abord, laisse entendre la plainte attendrie du père qui voit ses fils exposés au péril, par le devoir d'honneur dont lui-même, leur enseigna le respect impérieux : il a mesuré les dangers et les peines, et son cœur, un moment, s'abandonne à sa propre douleur. Mais presque aussitôt le Vicaire de Jésus-Christ reparaît en lui ! Son regard a parcouru l'histoire : il a vu passer les empires et tomber les persécuteurs : à travers les luttes toujours renouvelées, il a compté les souvenirs illustres et les justices tardives : déjà il découvre l'avenir certain, où la sagesse abrogera les lois de haine, il sait que tôt ou tard des hommes viendront pour relever l'édifice renversé : car, sur ce chemin

tourmenté, l'Eglise, à chaque pas, lui est apparue " dans sa force divine et son immuable stabilité."

"Quelle parole et quelle puissance ! En face du Pontife faible et désarmé, qui, le doigt sur l'histoire du monde, peut tenir un tel langage, sûr d'être entendu par des milliers d'hommes attentifs à sa voix, que pèsent les pygmées dont la voix essaye de s'enfler contre lui ? Que pèsent nos petits législateurs et nos petits ministres, avec tout leur cortège de préfets et de procureurs ?

"Leur force ne va pas au delà d'une violence passagère, où s'épuisera promptement leur propre puissance.

"Sans doute, nous verrons peut-être redoubler cette " persécution oppressive " durant laquelle il nous est ordonné d'agir de toutes nos forces pour la vérité et la justice. Mais qui de nous oserait, pour fuir le péril, se dérober à l'action ?

"Comme un chef aimé qui, le matin du combat exhorte ses soldats en se tenant au milieu d'eux, le Pape nous convie à l'épreuve, en nous promettant d'être de cœur et d'âme avec nous, de partager nos labeurs et nos souffrances. Qui refuserait de répondre à l'appel de son nom ?

"Avec une touchante confiance, c'est au peuple catholique, c'est à nous-mêmes que Pie X s'adresse, à la fin de son Encyclique : l'enjeu des luttes qu'il nous propose, il nous dit quel il est : *C'est notre foi*, la foi qui vous soutient dans l'épreuve, qui maintient la paix et la tranquillité à votre foyer, qui vous ouvre la voie vers l'éternelle félicité !" et il ajoute : " C'est de toute votre âme, vous le sentez bien, qu'il vous faut la défendre !"

"Oui, Saint-Père, de toute notre âme ! Unis, comme vous le voulez, à nos pasteurs légitimes, unis entre nous dans la commune obéissance à votre direction, nous défendrons notre foi, sans défaillance et sans crainte ; car votre voix a retenti dans nos cœurs, comme l'écho toujours vibrant de la parole du Maître :

" Dans le monde vous aurez des tribulations, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.*"

N'est-ce pas un autre motif de confiance que la nomination faite directement par Pie X, en dehors de toute

entrave gouvernementale, de ces dix-neuf évêques français dont il voulut de ses propres mains consacrer ceux qui, au nombre de quatorze, n'avaient pas encore reçu l'onction des pontifes ?

Le Pape a choisi partout des hommes d'expérience, ayant donné des preuves manifestes de capacité dans le gouvernement à la tête de paroisses, dans la direction de diocèses, comme vicaires généraux et capitulaires, ou dans la formation du clergé comme supérieurs des grands séminaires.

Le Pape, sans leur en faire un ordre exprès, a manifesté, le désir de les voir avant de les investir de leur délicate et importante mission.

Connaissant parfaitement la situation présente, Pie X se rend compte qu'il les envoie à la peine, non à l'honneur. Il a donc voulu pouvoir leur adresser à chacun des paroles de réconfort, leur remettre de sa main un souvenir (1) qui leur rappelle l'affectueuse sollicitude du Pape, les encourager et les embrasser, afin de rendre plus sensible son affection spéciale pour tout l'épiscopat français en ces conjonctures solennelles et de donner aux nouveaux évêques et en même temps à tout le peuple français une marque éclatante de tout son dévouement.

Par une faveur célèbre dans les fastes chrétiens, le prélat consécrateur a été le Pape lui-même. Seul il les a choisis, seul il les a désirés, *Fratres mei carissimi et desideratissimi*. Nul pouvoir autre que le sien n'a pris part à leur élection. On avait voulu le schisme, l'union s'est affirmée davantage avec Rome. Quand les nouveaux évêques se sont agenouillés sous le poids de cette grandeur que seul Dieu les aide à porter, leurs genoux ont touché directement le tombeau même de Pierre.

Vit on jamais pareil sacre collectif ?

Un seul le surpasse en grandeur.

C'était après la Résurrection. Les onze apôtres s'en était allés sur la montagne. Or, le Maître apparut soudain. S'étant approché, il leur dit : " Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc,

(1) L'anneau et la croix pectorale.

enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. . .”

Le spectacle d'hier rappelle la scène évangélique : L'Eglise catholique seule est capable, à des siècles de distance, d'aussi splendides renouvelaux.

Au soir de cette solennelle cérémonie, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, en disait la signification et les conséquences, devant les nouveaux évêques, réunis au Séminaire français :

“ La solennité de ce matin sera gravée dans les annales de l'Eglise de France. On dira : ce dimanche de la Quinquagésime 1906, le Pape, consacrant 14 évêques dans la basilique de Saint-Pierre, a clos définitivement une ère et en a ouvert une autre, dont on ne sait rien encore, sinon les principes généraux de l'histoire de l'Eglise.

Puis, l'orateur s'inspirant du texte *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*, montre combien ils étaient beaux ce matin, quand autour du Pontife ils disaient avec lui *Introibo ad altare*, quand, prosternés sur le parvis du temple, le Pontife seul debout les bénissait, quand à 14 reprises sur chacun d'eux dans le grand silence de l'assemblée tombait la parole sacrée *Accipe Spiritum Sanctum*, quand ayant donné du haut de l'autel, en présence du Pontife, leur première bénédiction, ils commencèrent leur pèlerinage apostolique.

“ Ils étaient beaux, pourquoi ? Parce que quelque chose de très sublime s'était accompli en eux au moment de l'*Accipe Spiritum Sanctum*. Auparavant ils étaient prêtres, ils devenaient du coup des générateurs de prêtres. De plus, par le fait de l'épiscopat, ils étaient faits successeurs des apôtres.”

Ici, Mgr Touchet détaille les circonstances qui mettent en relief l'honneur incomparable de l'épiscopat pour les nouveaux évêques sacrés dans la basilique où tout chante l'unité et l'apostolicité de l'Eglise, sacrés par le Pape lui-même qui semblait ainsi serrer sur son cœur l'Eglise de France aujourd'hui spoliée, demain peut-être meurtrie. L'honneur est plus grand encore, parce que rien n'est plus grand que d'aller à la rencontre de la souffrance pour le service de Dieu et de l'Eglise. L'orateur ne voit rien de comparable que le récit de l'histoire de

saint Pierre envoyant à la Gaule saint Martial et saint Saturnin.

Mais dans l'Eglise, il n'y a point de vains honneurs. L'orateur applique ici aux évêques la seconde idée de son texte *Nimis confortatus est principatus eorum*, une force a été conférée aux évêques, force mystique, impondérable, mais force dont nous sommes certains, force que le Christ a déclarée par le double pouvoir de lier et de délier, force à laquelle Pie X manifestait ce matin sa foi profonde par l'énergie suprême avec laquelle il prononçait les mots *Qui vobis maledixerit sit ipse maledictus*. A cette force impondérable s'ajoutera, pour les nouveaux évêques, celle que leur conférera l'opinion publique. Sacrés à Rome par le Pontife suprême en des circonstances exceptionnelles, ils seront investis d'une puissance dont il est impossible de calculer l'efficacité.

L'orateur ne flatte point ses augustes auditeurs. S'il leur parle de leur force, c'est pour leur dire l'usage qu'ils doivent en faire. Elle leur est donnée pour servir l'Eglise, et le bien de l'Eglise se confond ici avec le bien de beaucoup de monde ; de leurs prêtres d'abord, de tout le peuple aussi. Quelque chose doit changer dans notre Eglise de France. Succédant à l'Eglise aristocratique, l'Eglise concordataire avait gardé quelque trace de la splendeur officielle. L'Eglise concordataire est morte.

“ Vos bénédictions, Messieurs, dit l'orateur, en ont scellé le tombeau. L'heure est venue pour l'Eglise de prendre en France contact plus intime avec le peuple, de le convaincre par les faits que nous sommes prêts à lui rendre le plus de services possible. *Ecclesia officiosa*, comme le proclame saint Bernard. Si nous comprenons nos devoirs nouveaux, nous souffrirons beaucoup, mais dans dix ans l'Eglise de France sera plus forte que jamais.”

* * *

Parlant des derniers événements de la France religieuse, comment passer sous silence l'intervention des vingt-trois ? On appelle ainsi la lettre, que vingt-trois notables catholiques ont écrite aux évêques français pour incliner l'esprit de ceux-ci vers un essai loyal de la nouvelle loi de séparation et tout particulièrement des asso-

ciations culturelles. Dans une discussion, à laquelle j'assistais la semaine dernière, un professeur de droit ecclésiastique a soutenu que cette démarche respectueuse n'avait rien de contraire à l'esprit catholique. Soit ; et même avec M. de Mun, j'ajouterai que "la qualité des signataires me défend, comme la sincérité de leur foi, de discuter l'opportunité de cette intervention"—Néanmoins—et c'est le point qui mérite surtout d'être considéré—"cette qualité même, continue M. de Mun, si éminente qu'elle soit, ne suffit pas, je l'avoue, à garantir la justesse de leurs vues".

Au surplus, il ne sera pas sans intérêt de relire, au moins dans sa partie principale, ce grave document, dans lequel le vaillant député français, se séparant nettement des vingt-trois, se déclare opposé à l'essai de la loi et met toute sa confiance, après Dieu et après la parole de son Vicaire sur la terre, dans la vitalité de l'âme catholique française :

"La grande affaire qui s'agite, à l'heure présente, dans les âmes catholiques, ne requiert point tant d'efforts intellectuels. L'étendue des connaissances littéraires ou scientifiques n'ajoute rien, en un tel sujet, non plus que la compétence juridique ou la pratique parlementaire, aux inspirations de la foi : de si abondantes lumières risquent plutôt, je le crains, d'en troubler la sereine clarté.

"Quand une question se dresse tout à coup devant l'âme nationale, qui remue en elle les sources de sa vie, ce n'est pas dans les académies, dans les prétoires, ou dans les assemblées publiques qu'il faut aller chercher sa réponse.

"Là, trop de raisons contingentes, une trop grande habitude des inévitables concessions, un souci trop naturel du succès humain s'imposent aux caractères ! Ce sont les petits et les humbles qu'il faut interroger, ceux que déterminent, seuls, l'élan du cœur et la puissance ignorée des traditions ancestrales.

"C'est le peuple, enfin, dans le rang de qui, à certaines heures et pour de certaines tâches, il faut savoir revendiquer notre place afin d'y prendre des leçons. Si les évêques de France, dans la tourmente présente, m'honoreraient au point de demander mon avis, je ne leur di-

rais rien de plus : je les supplierais de fermer l'oreille à la voix des illustres, des grands et des habiles, et de mettre la main, pour le sentir battre, sur le cœur de tous ces paysans sans lettres, de tous ces ouvriers sans savoir, de ces femmes sans diplômes, de ces jeunes hommes sans gloires et sans nom qui, depuis deux mois, dans l'ardeur irraisonnée d'une foi clairvoyante, tiennent en échec tout l'effort des sectes conjurées contre l'Eglise.

“Ceux-là, c'est cette “multitude des fidèles” dont, au scandale de plusieurs, parlait la dernière Encyclique, le “troupeau” des enfants du Christ où, dans les jours d'épreuve, il fait si bon de se sentir confondu, parce qu'en lui réside l'invincible puissance de la simplicité.

“Qui tout à coup, sans que rien l'eut fait prévoir, a posé devant l'opinion publique la question des inventaires ? Qui dans cette résistance inattendue a révélé soudain à la France surprise, aux catholiques aussi bien qu'à leurs ennemis, la vie des croyances endormies et la force des consciences assoupies ? Qui, pour la première fois depuis trente ans, a fait reculer les gouvernements impies ?

“Ah ! ce n'est pas nous, académiciens ou députés, écrivains ou avocats, ce n'est pas nous qui en avons la gloire.

“Qui a fait cela ? Qui a fermé les portes des églises, monté les gardes nocturnes, défendu la maison de Dieu ? Qui a jeté devant les policiers et les gendarmes des barrières de poitrines humaines ? Qui s'est fait emprisonner, qui s'est fait meurtrir de blessures, qui s'est fait tuer ?

“Le troupeau des simples et la multitude des fidèles ; et j'ose demander s'il il y a, non pas seulement parmi les catholiques attachés à leur foi, mais parmi les Français orgueilleux de leur sang, quelqu'un qui se plaigne aujourd'hui de cette magnifique explosion de la foi populaire et du courage héréditaire ?

“Eh bien ! je prie qu'on aille interroger aujourd'hui cette multitude, et qu'on lui demande ce qu'elle sait de la loi de séparation, ce qu'elle pense de son application.

“Elle dira, tout d'une voix, qu'elle ne sait d'elle qu'une chose, c'est qu'une Encyclique, d'une rare solennité, l'a condamnée en des termes d'une irrévocable fermeté et que, de son application, elle ne peut aussi penser qu'une

chose, c'est qu'en conscience elle ne veut pas, elle ne doit pas la souffrir.

“Voilà l'inévitable réponse des simples. Que mes confrères, mes collègues, mes amis, signataires de la lettre aux évêques, me permettent de leur dire : elle suffit à renverser toute leur argumentation.

.....

“Or, je reviens à mon dire, si ces distinctions subtiles peuvent saisir et frapper des esprits rompus aux discussions critiques, aux débats politiques et aux savantes plaidoiries, la masse catholique, qui est notre force, ne saurait les comprendre.

“Pour elle, avertie par la simplicité de sa foi, la question est tranchée. Rome a parlé ; la cause est entendue.

“Une loi a prétendu organiser le culte catholique ; le Pape, juge souverain en une telle manière, a condamné cette loi, il l'a condamnée tout entière, sans restrictions, ni réserves. C'est fini. Nul ne peut en accepter l'application.

“Il s'agit de savoir si nous voulons, en facilitant l'application d'une loi de haineuse perfidie, l'acclimater dans les mœurs et courber progressivement sous son joug la vie religieuse du pays, ou si, par une inflexible résistance, nous voulons l'empêcher de prendre pied sur le sol national.

“Et puisque nous sommes d'accord pour souhaiter de toutes nos forces, par la réconciliation de la France et de l'Eglise, l'abrogation de cette loi funeste, il s'agit encore de savoir si le meilleur moyen de hâter sa chute et de lui livrer d'abord, par la soumission, le terrain qu'elle prétend occuper, ou, sans attendre son premier pas, par un refus absolu, de lui en interdire l'accès.

“L'argument principal de la lettre aux évêques, c'est qu'à défaut d'associations cultuelles, le culte catholique, cessant d'être public, ne sera plus qu'une religion privée, et que les églises lui seront soustraites pour être fermées ou profanées.

“C'est bien là, en effet, le caractère et l'objet de la loi de séparation, et c'est pourquoi, dès le premier jour, elle est apparue à tant de catholiques comme une loi de persécution et de guerre.

“ Eh bien ! il faut qu'amis et ennemis regardent ce danger bien en face.

“ S'il n'y a pas d'associations cultuelles, dit la lettre aux évêques, les églises, les 40,000 églises de France devront être fermées. Oui, c'est bien la loi !

“ Mais qui osera, qui pourra les fermer, si les catholiques ne le veulent pas ? Qui osera, qui pourra les en chasser, s'ils ont résolu d'y demeurer ?

“ C'est la question qui se pose devant la France. L'histoire des inventaires peut en suggérer la réponse. Le “troupeau” est debout, les loups ne le peuvent plus surprendre. Je ne crois pas qu'il laisse fermer les églises.”

Quand ces lignes paraîtront, les élections législatives françaises seront imminentes. Avec instance, nous les recommandons aux prières de tous nos abonnés. Là-bas, comme en ce pays, le mot du nouvel archevêque d'Auch reste vrai : L'arme de la victoire, la seule, la vraie après la prière, est entre vos mains, c'est votre bulletin de vote. Puisse ce bulletin devenir une revendication des droits de la justice et de la vérité ! Puissent toutes les forces vives de la nation se grouper et s'unir ! Et puisque ces élections doivent alors avoir lieu dans le mois de Marie, prions et supplions notre Mère du Ciel de bénir une fois de plus et de protéger toujours son Royaume : *Regnum Gallicæ Regnum Mariæ*.

C'était à Lourdes, en 1872. Une manifestation religieuse, préparée et organisée par des femmes chrétiennes, réunissait au pied de la grotte des milliers et des milliers de Français. Au cours de ces fêtes inoubliables, le P. Didon prenait la parole, et dans un discours inspiré par sa foi patriotique et par sa dévotion à la sainte Vierge, il montrait les relations profondes qui unissent la Vierge Marie et la France. Il s'écriait en terminant : “Revenons aux traditions de notre foi religieuse et de notre humaine grandeur. L'œuvre sera longue et difficile, mais nous retrouverons la Vierge Marie comme une aide triomphante. C'est la mère qui sauve l'enfant !”

Puisse ce vœu être exaucé !

H. H.

Bernadette

En 1864, je fus chargé de la station quadragésimale à Bagnères de Bigorre, et j'eus ainsi l'occasion de faire, entre deux prédications le pèlerinage de Lourdes.

L'évêque de Tarbes avait, depuis deux ans, rendu son jugement au sujet des apparitions de la Très Sainte Vierge, et les fondements de l'église demandée par Bernadette étaient déjà posés. Cependant la physionomie primitive des lieux n'avait pas été sensiblement modifiée, de sorte qu'il était encore facile de reconstituer au vif, pour ainsi dire, les scènes émouvantes dont tout le monde connaît le récit. Les eaux du Gave, assez hautes en ce moment, laissent à peine accès à la grotte, où l'on descendait par un sentier abrupt ouvert au chevet de l'église en construction.

Ce jour-là, un ciel sombre et pluvieux donnait aux roches de Massabielle le même aspect mélancolique et sévère qu'elles devaient avoir, le 11 février 1858, alors que Bernadette y venait chercher du bois mort pour son pauvre foyer. Le silence n'était troublé que par le clapotis des eaux dans les pierres du torrent, et la solitude semblait immense, à deux pas seulement des habitations groupées au pied de la citadelle, dont la haute silhouette s'estompait dans le brouillard. Nous fîmes, mon compagnon et moi, une courte prière, au lieu même où la voyante avait fléchi les genoux, et, chassés par la pluie, nous regagnâmes l'hôtel, en échangeant nos impressions sur le site et les événements dont il évoquait le souvenir.

Je l'avoue, mes impressions à moi n'avaient rien d'enthousiaste. J'avais assez vu de grottes et de rochers pour ne trouver à ceux-ci rien de surprenant ni même de nouveau : le récit de l'apparition ne m'avait pas frappé outre mesure, et d'ailleurs ce temps détestable m'eût gâté les plus beaux paysages et les discours les plus émouvants. J'en étais à regretter d'avoir quitté le presbytère de Bagnères, d'où j'aimais à considérer la façade éminemment pittoresque de l'église, et les pentes déjà verdoyantes des montagnes.

Bien que mon compagnon fut un ami intime du curé de Lourdes, il n'avait pas jugé discret de frapper à sa porte

avant le déjeuner, se réservant de le surprendre au dessert : ce que nous tentâmes inutilement. M. Peyramale " passait à table comme une ombre," et il était déjà sorti quand nous arrivâmes. Le trouver était facile du reste : pour sûr, il devait être à l'hôpital, où venait d'arriver la statue que le sculpteur Fabish destinait à la grotte.

Nous le trouvâmes en effet présidant à l'ouverture de la caisse d'où sortit bientôt la belle œuvre connue de tous les pèlerins de Lourdes. Si préoccupé que fut le curé, il nous fit le plus cordial accueil, et nous emmena, pour causer plus librement, dans un petit salon voisin. Je le considérai à loisir, pendant qu'il confiait à son ami ses projets et ses espérances, — je ne dis pas ses craintes, car je ne me souviens pas qu'il parut en avoir. C'était bien l'homme que M. Henri Lasserre a peint de main de maître dans sa *Notre-Dame de Lourdes* ; brusque et intimidant au premier abord, mais affectueux et vite sympathique, entraînant au possible, s'imposant à la fois par l'intelligence et par le cœur.

A la demande de voir Bernadette, — alors en traitement à l'hôpital pour une indisposition qui devait bientôt dégénérer en maladie grave, — il opposa un refus catégorique. — " La jeune fille était souffrante et l'on devait craindre de la fatiguer, en lui demandant un récit au cours duquel elle s'animerait ou plutôt se passionnerait : et d'ailleurs il ne lui valait rien d'être ainsi mise en montre, sans autre raison qu'une curiosité dont la vanité pouvait être flattée, etc. " Il était vraiment éloquent et ne tarissait pas. Mon compagnon n'essaya pas d'arrêter le flot ; mais prenant son temps, il combattit les objections de son ami avec assez de bonheur pour obtenir qu'on nous amenât Bernadette.

— " La voici justement dans la cour," dit M. Peyramale, en nous la montrant dans une ronde qui tournait sous la fenêtre. Un instant après, elle entra, toute rouge, étonnée de cet appel, et, — me sembla-t-il, — disposée à trouver que nous aurions tout aussi bien fait de la laisser à son amusement favori.

Elle fut accueillie par une douce gronderie sur le danger de se mettre ainsi en nage, puis invitée à nous raconter brièvement les apparitions de Massabielle. Pour ne pas la fatiguer, nous nous contentâmes de quelques éclair-

cissements, dont nos questions déterminaient la nature et la durée : c'était en réalité une conversation où l'enfant montrait une grande simplicité, mais aussi une netteté d'esprit et une discrétion parfaite.

Je l'observais avec une grande attention, ou plutôt avec une grande curiosité, cherchant à voir l'âme dans les yeux, comme l'esprit dans les paroles. Je ne veux pas dire que je fusse malveillant ; mais j'obéissais à la défiance naturelle qui m'a toujours, en pareille occurrence, mis en garde contre les opinions faites, aussi bien que contre les premières impressions. Je n'ai pas la prétention de m'en rapporter seulement à moi-même ; j'ai le désir très légitime, je crois, de me faire des convictions personnelles.

Or à mesure que parlait Bernadette, je me sentais envahi par une émotion douce et forte, qui ne laissait aucune possibilité de résistance. Je pourrais dire qu'il sortait d'elle un rayonnement ou un parfum de vérité qui atteignait jusqu'au plus profond de moi-même. Je ressentais les mêmes impressions que les premiers confidents des apparitions et les premiers témoins des extases. Comme M. Estrade, "j'avais l'irrésistible intuition d'un être mystérieux," que l'enfant voyait des yeux de l'esprit après l'avoir vu des yeux du corps : on ne parle pas ainsi des êtres qui ne vous sont pas réellement présents. Une indéfinissable grandeur environnait la jeune narratrice ; avec une nuance de douceur et de grâces féminines, elle semblait un de ces anges que l'Écriture nous montre révélant aux hommes les secrets de Dieu.

Après trente ans, j'ai encore dans le regard l'irradiation de ce candide visage, dans l'oreille le murmure de cette voix, dans le cœur la pénétration de cette grâce. Ce n'était ni la beauté, ni le charme comme on l'entend d'ordinaire : c'était l'innocence et la modestie dans toute leur séduction, avec ce *quelque chose d'achevé* qu'elles avaient pris au contact de l'ineffable pureté de Marie. J'ai aimé à croire que je me fais comprendre, si je suis incapable d'exprimer ce que j'ai senti.

L'entretien fut interrompu par l'avis que la statue de Fabius venait d'être dressée sur un meuble, dans la pièce voisine, où l'on nous invitait à la voir. Aussitôt M. Peyramale nous entraîna et nous mit en face de l'œuvre du

sculpteur lyonnais, l'une des meilleures qu'il ait signées. Après un assez long examen, il fit avancer Bernadette qui nous avait suivis et lui demanda ce qu'elle en pensait.

—“ Est-ce bien cela ? ” dit-il avec une sorte d'inquiétude.

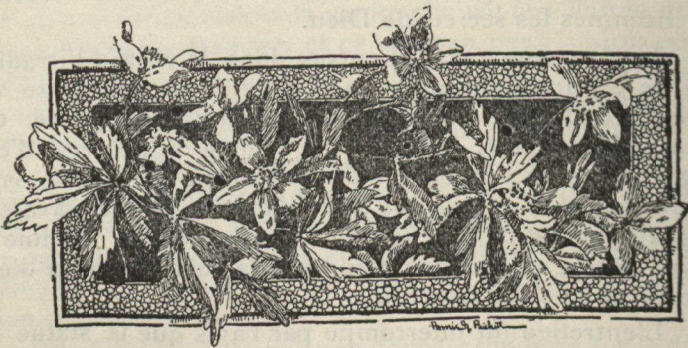
L'enfant joignit les mains comme pour une prière, puis fixa sur l'image un regard plein de caresses et d'appels. Elle était évidemment heureuse de voir enfin reproduits par une main habile les traits de sa divine interlocutrice, mais avec le désir impatient d'animer le marbre et de lui donner une vie qui lui manquait.

—“ C'est bien cela, ” murmura-t-elle ; puis, après un silence, et avec un accent de regret, presque de dépit : “ Non, ce n'est pas cela ! ”

Et désormais elle parut absorbée dans une rêverie qu'il nous eût coûté de troubler. M. Peyramale exigea cependant qu'elle reçut notre bénédiction ; après quoi elle se retira modestement comme elle était venue, avec ce doux sourire d'enfant qui retrouve sa liberté et remercie qu'on la lui rende. La voyante avait fait place à l'écolière pressée de retourner à ses jeux.

T. R. P. OLLIVIER, O. P.

— o —



La Venerable Marguerite Bourgeoys (1)

(Suite et fin.)

III.—LA PREMIÈRE ÉCOLE.



MGR DE LAVAL

“QUATRE ANS après mon arrivée, a écrit la Sœur Bourgeoys, M. de Maisonneuve voulut me donner une étable de pierre pour en faire une maison et y loger celles qui feraient l'école. Cette étable avait servi de colombier et de logis pour les bêtes à cornes. Il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter par une échelle, par dehors, pour y coucher. Je la fis nettoyer, j'y fis faire

une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants. J'y entrai le jour de sainte Catherine, 30 avril 1657. Ma Sœur Marguerite Picard qui a été ensuite Mme la Montagne demeurait avec moi.”

Par l'acte de donation on voit que le bâtiment avait trente six pieds de long et dix-huit de large. Maisonneuve d'un si grand cœur, n'avait pu donner un logement plus convenable et dans cette maison, qui rappelait tant l'étable de Bethléem, Marguerite Bourgeoys se mit de tout cœur à son œuvre d'éducatrice. On lui confia d'abord tous les enfants (2).

Elle les réunissait dès l'âge le plus tendre. Ces héroïques nichées de Ville-Marie passèrent toutes par ses mains si saintes, si maternelles.

Pour avoir des auxiliaires, Marguerite Bourgeoys

(1) Voir “ Le Rosaire ” janvier et mars 1906.—Reproduction interdite.

(2) M. Sonart, curé de Ville-Marie, n'ouvrit une école pour les garçons que plus tard.

passa en France. Elle n'avait à promettre que **pauvreté, labeurs, périls** de toutes sortes, mais il y a toujours par le monde des êtres capables de tous les sacrifices. Marguerite Bourgeoys savait faire vibrer les fibres généreuses du cœur, et à Troyes même, elle trouva des compagnes d'héroïsme.

“ J'ai admiré, dit-elle dans ses mémoires, comme M. Chatel, qui était notaire apostolique, m'a confié sa fille qu'il aimait beaucoup. M'ayant demandé comment nous vivrions à Ville-Marie, je lui montrai le contrat qui me mettait en possession de l'étable qui avait servi de colombier et de logis pour les bêtes à cornes ; et ne voyant rien pour subsister, il me dit : Eh bien ! voilà pour loger, mais pour le reste que ferez-vous ? De quoi vivrez-vous ? Je lui dis que nous travaillerions pour gagner notre vie, et que je leur promettais à toutes du pain et du potage ; ce qui lui tira les larmes des yeux et le fit pleurer. Il aimait beaucoup sa fille, mais ne voulut pas s'opposer aux desseins de Dieu sur elle. Il prend conseil de l'évêque de Troyes, M. Malier du Moussay, car il était bon serviteur de Dieu ; et, sur la réponse affirmative du prélat, il accède aux désirs de sa fille. On passa en son étude le contrat d'engagement, ainsi que celui de ma Sœur Crolo, qui avait eu le désir de venir avec moi, dès mon premier voyage. Par ce contrat, elles s'engagèrent pour demeurer ensemble et faire l'école à Ville Marie.”

Ces jeunes filles et deux autres qui se dévouèrent aussi à l'instruction des enfants de la colonie, ne songeaient pas à former une communauté ; mais Dieu les avait choisies, l'œuvre de Marguerite Bourgeoys devait se perpétuer chez nous et dès 1659, dans ce poste de Montréal, toujours en péril, l'étonnante femme fonda la Congrégation de Notre-Dame *sous la sauvegarde de la Reine du Ciel*.

IV.—FONDATION ET ÉPREUVES

Un des associés de la Compagnie de Montréal, touché du zèle de la Sœur Bourgeoys, lui offrit un fonds considérable pour assurer un revenu à la congrégation naissante. Mais la magnanime fondatrice refusa absolument de l'accepter *afin de ne fonder son œuvre que sur Dieu et*

de pratiquer aussi parfaitement que possible la pauvreté qu'elle lui avait vouée.

Elle savait par expérience, que " la pauvreté est un abîme de maux, l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine" (1). Mais l'esprit de Jésus-Christ la possédait parfaitement et la souffrance faisait sa vie et ses délices.

Cependant cette passionnée de la croix n'avait rien d'austère dans son extérieur. Au contraire, tout en elle convient au divin Maître, et nulle part l'héroïque créature ne semblait plus à sa place qu'au milieu des sourires et des clartés radieuses de l'enfance. L'étable ne tarda pas à être insuffisante : il fallut construire une maison et les Sœurs eurent bientôt des missions à Montréal et ailleurs.

L'instruction était absolument gratuite ce qui obligeait les Sœurs à subsister du travail de leurs mains. Il est impossible de se faire une idée de ce que ces généreuses femmes eurent à dévorer de privations et de fatigues. " Elles travaillaient jour et nuit," dit l'annaliste de l'Hôtel-Dieu.

Comme le remarque M. de Ransonet, la Sœur Bourgeoys n'attendait pas que les paroisses qui s'ouvraient fussent en état d'assurer à ses filles la subsistance. Il lui suffisait qu'il y eut du bien à faire.

" On nous demande, a écrit la Sœur Bourgeoys, pourquoi nous faisons des missions qui nous mettent en hasard de beaucoup souffrir, et même d'être prises, tuées, brûlées par les sauvages.

" Nous répondons que les apôtres sont allés dans tous les quartiers du monde pour prêcher Jésus-Christ, et qu'à leur exemple, nous sommes pressées d'aller le faire connaître dans tous les lieux de ce pays où nous sommes envoyées. Si les apôtres ont donné leurs travaux, leur vie et tout ce qu'ils pouvaient prétendre en ce monde pour faire connaître Dieu, pourquoi les filles de la Congrégation ne sacrifieraient-elles pas leur santé, leur satisfaction, leur repos et leur vie pour l'instruction des filles à la vie chrétienne et aux bonnes mœurs. Notre-Seigneur demanda à ses apôtres *s'ils boiraient son calice* et on

(1) Bossuet.

demande aux filles de cette communauté si elles peuvent embrasser la pauvreté et les mépris. Pour pouvoir instruire *gratis*, elles se contentent de peu, se privent de tout et vivent partout pauvrement. Et comme les apôtres, elles travaillent même la nuit pour gagner leur vie et n'être à charge à personne. Aussi cette communauté doit être une image du collège des apôtres, mais je compare le collège apostolique à une étoile au firmament et la congrégation à un brin de neige."

"Pensez, mes chères sœurs, disaient l'admirable fondatrice à ses filles qu'elle envoyait en mission, pensez que vous allez recueillir les gouttes du Sarg de Jésus-Christ qui se perdent. Oh ! qu'une Sœur qu'on envoie en mission sera contente si elle pense qu'elle y va par l'ordre de Dieu et en sa compagnie ; si elle pense que dans cet emploi elle peut et elle doit témoigner sa reconnaissance à Celui de qui elle a tout reçu ! Oh ! qu'elle ne trouvera rien de pénible ni ne fâcheux. Elle voudra au contraire manquer de toutes choses, être méprisée de tout le monde, souffrir toutes sortes de tourments et mourir même dans l'infamie."

La Sœur Bourgeoys et ses premières compagnes faisaient ordinairement à pied leurs voyages. Dénuées de tout, elles s'en allaient instruire gratuitement les enfants dans les paroisses qui s'ouvraient. Elles y vivaient de la vie des plus pauvres et ajoute la sainte fondatrice : *Tout cela réussissait !*

Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité, les Sœurs l'éprouvèrent et M. Dollier de Casson écrivait : "Ce que j'admire le plus, c'est que ces filles, étant sans biens et voulant instruire gratuitement les enfants, aient néanmoins acquis, par la bénédiction que Dieu verse sur le travail de leurs mains, et sans avoir été à charge à personne, plusieurs maisons et plusieurs terres dans l'île de Montréal."

A cette œuvre de l'éducation que les intentions les plus sincères accomplissent souvent si imparfaitement, les Sœurs de la Congrégation excellaient. Là-dessus, intendants, magistrats, gouverneurs, prêtres, évêques, historiens, voyageurs sont unanimes.

"... Marguerite Bourgeoys, dit Charlevoix (1), a

(1) Histoire de la Nouvelle-France 1721.

rendu son nom cher et respectable à toute la colonie par ses éminentes vertus et par l'Institut des filles de la Congrégation dont l'utilité augmente tous les jours avec le nombre de celles qui l'ont embrassé.

“ Sans autre ressource que son courage et sa confiance en Dieu, elle entreprit de procurer à toutes les jeunes personnes, quelque pauvres et quelque abandonnées qu'elles fussent, une éducation que n'ont point, dans les royaumes les plus policés, beaucoup de filles, même de de condition. Elle y a réussi au point, qu'on voit toujours avec un nouvel étonnement, des femmes jusque dans le sein de l'indigence et de la misère, parfaitement instruites de leur religion, qui n'ignorent rien de ce qu'elles doivent savoir pour s'occuper utilement dans leurs familles et qui par leurs manières, leur façon de s'exprimer et leur politesse ne le cèdent point à celles qui parmi nous, ont été élevées avec plus de soin. C'est la justice que rendent aux filles de la Congrégation tous ceux qui ont fait quelque séjour au Canada.”

Aussi, dès 1667, les habitants de Ville-Marie tinrent une assemblée générale et adressèrent au roi une requête demandant que la Congrégation de Notre-Dame fut autorisée par des lettres patentes. La Sœur Bourgeoys ne voulait d'autre protection que celle de Dieu ; elle dut pourtant céder aux désirs de tous et passa en France. Elle s'embarqua *n'ayant pas même dix sous*, mais comme on l'a dit sa vie est un admirable plaidoyer en faveur de la Providence.

A la demande de Colbert, Louis XIV accorda les lettres patentes les plus élogieuses et le grand ministre les fit enregistrer au Parlement de Paris, afin qu'elles ne puissent rencontrer aucun obstacle au conseil souverain de Québec.

Cependant plus de vingt ans devaient s'écouler avant que l'autorité épiscopale approuvât l'institut de la Sœur Bourgeoys. Quel est le fondateur qui n'a pas souffert de ses amis, de ses frères et de ses pères dans la foi ? “ Pour montrer que le dessein de ce nouvel institut était venu d'En-Haut, dit M. Faillon, Dieu permit que l'autorité épiscopale, quoique dirigée par les motifs les plus purs, s'y montrât d'abord peu favorable. Jusqu'alors, on avait vu,

les vierges consacrées à Dieu, suivre quelque une des règles approuvées par l'Eglise, et demeurer renfermées dans la clôture de leurs couvents."

Le genre de vie des filles de la Congrégation était jugé trop extraordinaire, on ne croyait pas qu'il fut possible de le continuer.

La Sœur Bourgeoys n'en continuait pas moins sa mission chez nous. Dès les premières années, elle avait ouvert un pensionnat pour les élèves aisées ; elle établit à la Montagne une école pour les petites sauvagesses ; à Montréal et à Québec elle avait l'ouvroir de la Providence où vingt grandes filles pauvres apprenaient à travailler.

Pour la Sœur Bourgeoys vivre c'était agir. Elle était l'un de ces êtres de grâce, de courage et d'abnégation que rien ne lasse, à qui les fardeaux les plus lourds semblent donner des ailes. On ne saurait trop louer sa délicate charité envers les jeunes filles qui venaient de France pour s'établir dans la colonie et qu'on appelait *filles du roi*. A chacun de ses voyages, on lui en confia un bon nombre. Durant la traversée, elle voyait à tous leurs besoins avec une sollicitude infatigable ; à Montréal, elle les logeait, les nourrissait, les instruisait, les préparait à la rude vie qui les attendait. Elle avait accommodé une maison pour les recevoir et y restait avec elles jusqu'à leur mariage. Celles qui arrivaient, elle allait *les quérir au bord de l'eau* et l'on s'imagine facilement comme son accueil maternel devait reconforter ces jeunes filles si esseulées. On dit que toutes lui gardèrent une véritable affection. Elle les suivait dans leurs pauvres ménages, elle leur apprenait les secrets du courage, elle les formait à ces humbles et fortes vertus qu'on appelle primitives parce qu'on les trouve surtout aux débuts de la vie des peuples.

Nos ancêtres avaient besoin d'un grand excédent d'énergie physique et morale, il leur fallait aller à la vie, comme on va au feu et à ces pauvres et rudes foyers de Ville-Marie toujours menacés, que de fois la Sœur dut porter la confiance en Dieu, la sérénité.

Elle ressentait au plus vif du cœur les maux de chacun. Les massacres, les enlèvements, tous ces cruels évènements de la guerre de surprises faite aux colons la laissaient comme blessée et ensanglantée.

Les odieux procédés dont on usa à Québec envers Maisonneuve lui furent aussi bien sensibles. C'est à elle surtout que le fondateur de Montréal, — digne de l'apothéose — s'ouvrait des avanies qu'il avait à subir et bien amère fut sa douleur quand elle le vit partir, pour ne revenir jamais.

Une épreuve terrible allait aussi l'atteindre dans son œuvre. Un furieux incendie réduisit en cendres tout ce que la Congrégation possédait à Montréal. Deux religieuses périrent même dans les flammes et l'une de ces infortunées était la propre nièce de la Sœur Bourgeoys.

Mgr de Laval, jugeant que la Congrégation ne pourraient jamais se relever de cette catastrophe, proposa à la Sœur Bourgeoys de l'agrégér aux Ursulines de Québec. Sa soumission envers ses supérieurs étaient sans bornes. Cependant elle crut devoir représenter au prélat que le bien qu'elle voulait faire avec ses filles était incompatible avec la règle d'une communauté cloîtrée, que ce serait aller contre les vues qu'elle croyait avoir reçues de Dieu, qu'elle ne voulait d'autres chaînes que celles du pur amour. Elle ajouta qu'elle comptait sur la protection de la Vierge, et Mgr de Laval ne crut pas devoir insister. Il la laissa libre d'agir comme elle jugerait bon et l'héroïque femme commença à bâtir n'ayant que quarante sous.

Sa confiance obtint des prodiges et le miraculeux rétablissement de la Congrégation augmenta la vénération que la Sœur Bourgeoys inspirait. Les écrits du temps en fournissent de nombreuses preuves. Après avoir rappelé ce que *cette fille de grâce* avait fait pour le pays, l'annaliste de l'Hôtel-Dieu ajoute : “ Les affaires spirituelles et les temporelles réussissent toujours entre ses mains, parce que c'est l'amour de Notre Seigneur qui la fait agir et lui donne l'intelligence. Elle vit encore aujourd'hui en odeur de sainteté, si humble, si rabaissée, qu'elle inspire l'amour de l'humilité, rien qu'à la voir.”

“ Nous l'avons connue, dit Leclercq (1), pleine de l'esprit de Dieu, de sagesse et d'expérience, d'une constance invincible à tous les obstacles qu'elle a trouvés à son dessein.”

“ Je ne crois pas, écrivait le Supérieur des Jésuites de

(1) Premier établissement de la foi.

Québec, avoir jamais connu de fille aussi vertueuse que la Sœur Bourgeoys, tant j'ai remarqué en elle de grandeur d'âme, de foi, de confiance en Dieu, de zèle, d'humilité, de mortification."

Jamais on n'a tenu la nature plus sous ses pieds. L'amour l'avait jeté sur la croix et la consuma sur la croix. La souffrance faisait sa gloire et ses délices.

Que dire de cette ferveur d'esprit, de cette prière intense qui ranimait son corps épuisé et lui tenait lieu de repos : " O gémissements ! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu ! ô fontaines de larmes, source de joie ! " (1).

Sans cesse elle intercédait pour cette nouvelle église et le curé de Ville-Marie, M. Sonart, voyait dans sa prière un rempart puissant, invincible.

Cette admirable vertu du courage — qui en suppose tant d'autres — ne s'affaiblit jamais chez cette femme extraordinaire et à l'âge de soixante-dix ans, elle en donna une preuve qui mérite d'être signalée.

Mgr de Saint-Valier songeait alors à fonder l'Hôpital Général. Au mois de mars 1689, il écrivit à la Sœur Bourgeoys pour l'engager à se rendre à Québec, afin d'en conférer avec elle.

Il n'y avait pas longtemps que l'effroyable massacre de Lachine avait jeté l'épouvante et la consternation dans la colonie. Cependant la Sœur Bourgeoys n'attendit pas la navigation ; elle n'hésita point à se mettre en route et fit à pied le voyage de Montréal à Québec, endurent des fatigues inconcevables, souvent obligée de se traîner à genoux sur la glace.

L'évêque voulait lui confier l'établissement de l'Hôpital. Malgré ses répugnances, elle entra aveuglément dans ses vues et se livra à des travaux durs et humiliants, portant sur ses épaules, de la basse-ville à la haute, les meubles et les ustensiles nécessaires au nouvel hôpital, et après avoir employé à ce pénible travail, les quatre premiers jours de la semaine sainte, elle passa la nuit du jeudi au vendredi, à genoux, immobile devant le Saint-Sacrement (2).

(1) Bossuet.

(2) M. Faillon.

Envers les abandonnés recueillis par la compassion de l'évêque de Québec, elle exerça la charité dans la souveraine perfection. Trois ans plus tard, Mgr de Saint-Valier déchargea les Sœurs de la Congrégation du soin de l'hôpital. Elles purent toutes rentrer dans les fonctions de leur institut et par l'éducation des jeunes filles travaillèrent à la formation si laborieuse de notre nationalité. "Vous ne sauriez croire, écrivait l'intendant de Meulles à Colbert, combien les filles de la Congrégation font de bien en Canada. Elles instruisent toutes les jeunes filles dans la dernière perfection. Si on en pouvait disperser en beaucoup d'habitations, elles feraient un bien infini. Cette sorte de vie est tout à fait à estimer."

Mgr de Saint-Valier, *faiblement porté vers la Congrégation*, dit l'abbé Faillon, a pourtant écrit :

"Je n'exagère point en vous assurant que cet établissement a été fait comme par miracle par une pauvre fille."

L'héroïque vie de la fondatrice et de ses premières compagnes ne pouvait pas être la vie commune, et quand la Congrégation se fut multipliée, bien des adoucissements furent jugés nécessaires. La Sœur Bourgeoys n'en voulut jamais pour elle, mais elle accepta pour ses filles, les mitigations imposées par les supérieurs. Son esprit de renoncement lui faisait pourtant regretter les changements apportés à la règle primitive et quand elle donnait l'habit à une postulante, la vénérable fondatrice lui répétait plusieurs fois : "Ma chère sœur, soyez toujours petite, humble et pauvre."

Elle vit la paix de sa communauté profondément troublée. Durant plus de quatre ans, d'étranges peines intérieures mirent sa foi et sa confiance en Dieu à une redoutable épreuve. C'était le sceau de la croix sur sa vie et sur son œuvre admirable (1).

(1) La Congrégation de Notre-Dame compte aujourd'hui dans notre pays cent douze établissements et plus de trente mille élèves. Mgr Bourget, de sainte mémoire, disait dans un mandement aux Sœurs de la Congrégation : "L'œuvre sublime que vous a confié la divine Providence et que vous remplissez avec tant de zèle, nous est tellement chère, que nous ne cessons de bénir le Seigneur de ce qu'il a plu de choisir cette ville pour en être le berceau. La régularité qui, grâce à Dieu, a toujours régné dans votre communauté prouve que vous n'avez pas été infidèles à la vocation de Dieu qui vous a établies à Ville-Marie pour honorer son auguste Mère et imiter ses vertus. Les succès toujours croissants qu'obtiennent vos travaux montrent aussi que le Seigneur est avec vous. Aussi faites-vous notre gloire !"

L'Institut de la Congrégation fut approuvé en 1698. Quand la Sœur Bourgeoys eut enfin obtenu de se démettre de la charge de supérieure, elle dit à ses filles, avec l'incompréhensible humilité des saints : " Maintenant, il n'est plus question de parler de moi que comme d'une misérable qui pour n'avoir pas été fidèle dans l'emploi qui m'avait été si amoureusement confié, mérite de très grands châtimens qui s'avugmenteront encore par la peine que mon relâchement vous a fait ressentir. C'est pourquoi je vous demande le secours de vos prières."

Délivrée des terribles peines d'esprit qui l'avaient torturée si longtemps, elle acheva sa vie dans l'action de grâces. Dieu semblait se plaire à exaucer même ses désirs.

Malgré son âge et ses austérités, sa santé était parfaite, mais le 1er janvier 1700, apprenant que l'une de ses religieuses était à l'extrémité, elle se plaignit à Dieu : " Oh ! Seigneur, dit elle, que ne me prenez vous, moi inutile à tout, au lieu de cette chère Sœur qui peut rendre de si grands services."

Contre toute espérance, la mourante se ranima, elle revint promptement à la santé. La sainte fondatrice, saisie des plus cruelles douleurs, comprit que sa prière était exaucée et malgré ses extrêmes souffrances, qui lui arrachaient parfois des cris, une immense joie inonda son cœur. Le passage terrible n'eut rien d'amer pour cette âme déjà céleste.

Comme François d'Assise, Marguerite Bourgeoys pouvait dire : " J'ai servi mon Dieu avec courage " et comme lui aussi elle chantait souvent et invitait celles qui l'entouraient à chanter. Elle mourut le 12 janvier 1700 et comme elle expirait, son visage extraordinairement altéré s'illumina d'une splendeur radieuse.

La vénération publique se manifesta de la manière la plus touchante autour de cette dépouille sacrée. Après les funérailles, un ecclésiastique distingué écrivit en France : " Le concours du peuple a été extraordinaire. Si les saints se canonisaient comme autrefois, on dirait demain la messe de *sainte Marguerite du Canada*."

LAURE CONAN.

Malbaie, 1905.

La demande de beatification

L nous fait plaisir, en terminant la publication de la biographie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, de signaler à nos lecteurs la démarche si pleine d'espérance de ses filles auprès du saint Sièges pour obtenir sa canonisation.

Laure Conan, avec son merveilleux talent de biographe, a bien voulu tracer, de sa plume alerte, pour *Le Rosaire*, les grandes lignes de cette douce physiologie de sainte, héroïque et tendre, qui a façonné dès son berceau l'âme de la nationalité canadienne-française. . . .

“LA SŒUR BOURGEOYS sera-t elle bientôt au nombre des bienheureux que l'Eglise catholique honore et chante ? Le Canada verra t il glorifier cette insigne bienfaitrice ? Nous avons grand sujet de l'espérer.” Lorsque Laure Conan écrivant ces lignes en 1905, savait elle que la Révérende Mère Saint-Anaclet, supérieure générale des Sœurs de la Congrégation, et Mère Saint-Marcel étaient à Rome pour demander la canonisation de leur vénérée fondatrice ?

Plus que jamais nous avons raison d'espérer. . . .

Nous empruntons à *La Semaine Religieuse* de Montréal le récit de l'audience accordée par le Pape aux Révérendes Supérieures de la Congrégation.

C'est le cardinal protecteur de la Congrégation de Notre-Dame, l'éminentissime Vincenzo Vanutelli qui avait bien voulu présenter lui-même au Saint-Père les deux religieuses canadiennes. Une lettre de Mgr l'archevêque de Montréal, par les soins de Mgr Bisletti, avait au reste immédiatement annoncé à Pie X les filles de notre Vénérable Marguerite Bourgeoys. Si bien que lorsque Mère Saint-Anaclet et Mère Saint-Marcel, sur l'invitation de leur cardinal protecteur, pénétrèrent chez le pape, il les connaissait déjà ! c'est la figure toute souriante qu'il les pria d'un geste paternel de prendre place près de lui, en leur disant textuellement : “Ah, c'est vous la Mère et vous l'assistente, assisez vous”. Quel joli et confiant pe-

tit barbarisme, et comme une âme canadienne le doit pardonner facilement au pape !

* * *

C'était le moment de la grande confiance. A ce Père auguste, si bienveillant et si accueillant, la fille heureuse et fière parla sans contrainte et sans embarras.

"C'était par obéissance à Mgr Bruchési, racontait-elle, qu'elle était venue de si loin aux pieds du pape, mais c'était avec un grand bonheur qu'elle s'y voyait rendue". — "Oh ! si, je sais, on aime bien le pape et l'Eglise au Canada, reprenait Pie X." —

"Il y a deux cent cinquante ans que les Sœurs de la Congrégation ont le bonheur de prêcher ce double amour à leurs enfants, poursuivait Mère Saint-Anaclet. Et le bon Dieu a béni l'œuvre de notre chère fondatrice. Nous sommes là-bas 1300, sous les bannières de Notre-Dame, qui élevons et instruisons les jeunes Canadiennes. 30,000 élèves au moins écoutent nos leçons. Avec nos cours d'instruction religieuse, de lettres, de sciences, de grammaire ou de langues, nous leur donnons aussi, à plusieurs, des cours dits d'écoles normales et d'écoles ménagères !"

"Si, si, soulignait le pape, vous faites travailler les enfants, c'est excellent !"

"Nous y tâchons, reprenait modestement la supérieure-générale, qui se sentait si petite devant le pape, nous y tâchons, Très Saint Père. Et le bon Dieu, en effet, nous soutient. L'esprit de notre congrégation reste le même. Grâce sans doute à la direction spirituelle, toujours si pieuse, que nous donnent depuis deux siècles et demi les Messieurs de Saint-Sulpice, nous n'avons pas eu à nous réformer. Nous n'en voulons parler devant Votre Sainteté que pour exprimer à Dieu devant Elle notre profonde gratitude".

"Et n'avez-vous rien à demander au pape, ma fille ?"

"Oh ! oui, Très Saint Père, c'est pour mettre à vos pieds une très humble mais bien vive prière que nous sommes venues, par ordre de Monseigneur de Montréal, jusqu'à Rome. Daignez, Saint-Père, toutes nos Sœurs vous en supplient, daignez placer sur les autels notre Vénérable fondatrice, Marguerite Bourgeoys. C'est l'heu-

re propice, il nous semble, à ce moment où l'on chasse de France tant de religieuses institutrices et éducatrices de l'enfance, d'honorer cette fille de France qui vint porter jadis dans la lointaine Amérique, aux pieds du Mont-Royal, cette semence d'apostolat qui s'appelle l'amour du Christ et de son Eglise et qui germa toujours si féconde dans un cœur français".

"Mais je le veux bien, moi. Si, si ! Je le veux. Mais il faudra voir le Promoteur de la foi. Car toutes ces choses doivent suivre la procédure régulière....."

"Merci, très Saint-Père, merci du fond de notre cœur. Pour nos nombreuses enfants, vous voudrez bien bénir ces petits objets de piété...."

Et le pape, complaisamment, passait ses mains sur chapelets et les médailles, les crucifix et les statuettes, il bénissait en souriant et souriait en bénissant.

Puis il commanda qu'on apportât une boîte de ces jolis *crucifix du pardon*, si recherchés depuis le congrès marial de 1904 à Rome ; il les bénit et les donna à "la Mère" en lui disant que cela ferait plaisir à ses filles.

Et, dans le *parloir* de la rue Saint-Jean-Baptiste, la vénérée Mère Saint-Anaclet s'était déjà tue, que son regard, son attitude, sa physionomie semblaient être encore à Rome, là-bas, au Vatican, aux pieds du pape. Elle avait parlé posément, avec douceur, comme si le récit de son *audience* l'eût fait revivre et jouir à nouveau de l'accueil du pape.

C'est une belle page qui s'est inscrite là, au livre d'or de la Congrégation de Notre-Dame ! Quand, bientôt, nous l'espérons, l'Eglise ayant exaucé les vœux du Canada français, on célébrera dans nos couvents la béatification puis la canonisation de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, on relira avec émotion, en lecture spirituelle, cette page, belle en toutes, des annales de la Congrégation, qu'ont écrite à Rome, en novembre 1905, la Révérende Mère Saint-Anaclet et son assistante la Révérende Mère Saint-Marcel, aux pieds du Saint-Père Pie X.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

Un chapitre inédit de 'l'Imitation de Jésus-Christ'



CE volume qui porte le numéro 112 entre les manuscrits de la bibliothèque de Colmar en Alsace, contient un manuscrit de l'Imitation de Jésus-Christ. Il est du quinzième siècle et fut copié d'un cahier plus ancien, comme le démontre ce qui est écrit au commencement du chapitre ajouté, que nous allons transcrire.

Le manuscrit dont nous parlons est très intéressant, parce qu'il ne porte pas encore le titre *De Imitatione Christi*, "De l'Imitation de Jésus-Christ"; chaque chapitre a un titre différent. De l'auteur on ne parle pas du tout. Le quatrième livre manque totalement et les autres sont disposés de telle sorte que le premier est le second livre des éditions ordinaires, le second est le troisième et le troisième est le premier. Celui-ci porte le titre : *De interna consolatione*, "De la consolation intérieure"; le second porte celui-ci : *De interna Christi locutione ad animam fidelem*, "Du langage intérieure de Jésus-Christ à l'âme fidèle"; et le troisième : *De Imitatione Christi*, "De l'Imitation de Jésus-Christ."

Toutes ces différences nous excuseront de manifester une opinion absolument personnelle à propos de l'origine de l'Imitation. Au lieu de faire des recherches au sujet de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, ne vaudrait-il pas mieux demander *quels en sont les auteurs* (1)? Et si l'auteur est unique, ne pourrait-il pas être plutôt un simple compilateur, qui a récolté ça et là certaines sentences et les a réunies en les modifiant plus ou moins?... Ce n'est évidemment pas ici le lieu de discuter de semblables questions. Mais qu'il nous suffise d'observer que, sur les 349 manuscrits et incunables décrits par Pujol (2), 229 sont anonymes, 36 attribuent le livre à Kempis, environ 15 à Gersen, quelques-uns à Gerson, le fameux chancelier de l'Université de Paris, d'autres à divers auteurs. Et de ces mêmes manuscrits ou incunables, 94 ont les quatre livres disposés dans l'Ordre connu, 6 ou 7 ont une dispo-

(1) Le très docte Suarez, évêque de Vaison en France, le soupçonne, lorsqu'il attribue le premier livre à notre bienheureux Jean de Verceil.

(2) Description bibliographique de l'Imitation de Jésus-Christ.

sition arbitraire, tous les autres ne contiennent les uns qu'un, d'autres que deux, d'autres que trois livres et disposés d'une manière différente. C'est là une statistique qui donne à réfléchir, parce qu'elle suscite des questions assez intéressantes pour les bibliophiles. Qui sait si, nous-mêmes, nous n'aurons pas l'occasion d'y revenir un jour. Pour aujourd'hui, revenons à notre manuscrit de Colmar.

A la fin de celui ci, avant la table générale, on lit ce qui suit écrit de la même main qui a copié et tout le texte et la table.

“Capitulum sequens *De contemptu mundi* debuisset scribi in fine libri, *De interna consolatione LIX capitulum*. Sed, quia omissum fuit, idcirco hic ipsum scripsi.”

De contemptu mundi, LIX capitulum. “Gravis enim et nimis periculosa est mundi conversatio, quia periclitatur castitas in deliciis, humilitas in divitiis, pietas in negotiis, veritas in multiloquio, charitas in hoc nequam sæculo. Quia sicut difficile est arborem justa viam positam fructos pulcherrimos usque ad maturitatem producere, sic difficile est, hominem juxta sæculum viventem immaculatam usque ad finem servare justitiam.

“O quantum excecati sunt qui mundanam gloriam quærunt ! Quid enim est sæculi lætitia, nisi impunita nequitia ; scilicet luxuriari, inebriari, commessionibus vacare, vanitatibus intendere et pro his nihil in hac vita sustinere ? Putant enim mali securos se esse in deliciis, cum non corriguntur pro suis nequitiiis, et ignorant quod nil infelicias felicitate peccantium, qua penalis infirmitas incurritur, et mala voluntas roboratur.

“Si enim prælationem quæris et dicis : In ipsa sancte et bene vivere propono, laudo ; sed raro quos laudare valeam invenio : quia monstruosa res est gradus summus et animus infimus, sedes prima et vita ima, ingens auctoritas et infirma stabilitas. Et tot mortibus prælati sunt digni quot exempla perditionis ad subditos transmittunt.

“Si sapientiam mundi, pompas sæculi, delicias carnis diligis, attende quantum hæc sunt fragilia et caduca : quia mundana omnia non sunt nisi quædam vana somnia. Quid enim profuit superbia suis amatoribus, aut divitiarum jactantia ? Transierunt omnia tamquam umbra, cujus non potest inveniri vestigium. In malignitate enim sua consumpti sunt, et virtutum, heu ! quamplurimi nullum signum reliquerunt (1). Ubi sunt principes et qui dominati sunt super terram, qui argentum thesaurizaverunt et aurum, qui civitates et castra extruxerunt, reges et regna debellando devicerunt ? Ubi Absalon speciosissimus, ubi Samson fortissimus,

(1) Confrontez le chap. V du livre de la Sagesse, ainsi que les commentaires du Vénéral Humbert de Romans, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, sur la Règle de saint Augustin, No 34.

ubi Cæsares potentissimi, ubi reges et principes incliti (1) ? Quid eis profuit inanis gloria, brevis lætitia, mundana potentia, magna familia, carnis voluptas, divitiarum falsitas, concupiscentiarum suavitas ? Ubi risus, ubi lætitia, ubi jactantia, ubi arrogantia, ubi generositas sanguinis, ubi corporum pulchritudo ?”

* *
* *
* *

Voici la traduction française :

“ Le chapitre suivant *Du mépris du monde* aurait dû être écrit à la fin du livre *De la Consolation intérieure, chapitre 59*. Puisqu'il a été omis, je e transcri- ici.”

Du mépris du monde. Chapitre 59. “ Elle est pleine de danger et de péril la fréquentation du monde ; car la chasteté périlite au milieu des délices, l'humilité au sein des richesses, la piété dans le tracas des affaires, la vérité dans les conversations multiples, la charité dans ce siècle pervers. Autant il est difficile à l'arbre planté au bord du chemin de garder de beaux fruits jusqu'à la maturité, autant il est difficile à l'homme vivant selon l'esprit du siècle de garder jusqu'au bout la justice dans son intégrité.

“ Oh ! combien sont aveuglés ceux qui recherchent la gloire mondaine ! Qu'est-ce, en effet, que la joie du siècle, si ce n'est l'iniquité impunie ; c'est-à-dire s'adonner à la luxure, s'enivrer, prendre part aux festins, se préoccuper de mille vanités et ne rien endurer pour cela en cette vie ? Les méchants, en effet, s'imaginent être en sécurité dans les délices, parce qu'ils ne pâtissent pas de leurs méfaits, et ils ignorent que rien n'est plus malheureux que la félicité des pécheurs. Celle-ci engendre une infirmité qui en est la peine et fortifie la volonté mauvaise.

“ Si vous aspirez au pouvoir et si vous dites : Je me propose d'en user saintement et pour le bien, je vous loue ; mais rarement j'en rencontre que je puisse louer en cela : car c'est une chose monstrueuse qu'un grade élevé joint à un esprit infime, la première place unie à une vie basse, une autorité considérable avec une stabilité boiteuse. Autant de fois les gouvernants méritent la mort qu'ils donnent à leurs sujets des exemples pernicieux.

[1] L'auteur a puisé dans une séquence attribuée à saint Bernard ; il se peut que tous deux aient recouru à une source commune, à laquelle le saint Docteur fait allusion. Voici le passage de saint Bernard :

Qui de morte cogitat, miror quod lætatur :
Cum sic genus hominum morti deputatur,
Quo post mortem transeat homo nesciatur.

Unde quidam sapiens ita de se fatur :
Dic ubi Salomon, olim tam nobilis,
Vel ubi Samson est dux invincibilis ?

Vel pulchrior Absalon, vultu mirabilis ?

Vel dulcis Jonathas, multum amabilis ?

Quo Cæsar abit, celsus imperio ?

Vel dives splendidus, totus in prandio ?

Vel ubi Tellius clarus eloquio ?

Vel Aristoteles summus ingenio ?

Cf. fra Jacopone, *Pianto della Chiesa* ; Villon, *Ballades*.

“ Si vous cherchez la sagesse du monde, à quel danger ne vous exposez-vous pas ? Car la sagesse du monde est terrestre, animale, diabolique, ennemie du salut, destructrice de la vie et mère de la cupidité.

“ Si peut-être vous affectionnez les richesses du monde, les pompes du siècle, les délices de la chair, considérez combien ces choses sont fragiles et caduques : car tout ce qui est mondain n'est qu'un vain songe. En quoi donc l'orgueil a-t-il profité à ses partisans, ou la jactance des richesses ? Tout cela a passé comme une ombre, dont on ne peut retrouver la trace. Ils ont péri dans leur malice et, hélas ! la plupart n'ont laissé aucun indice de vertu. Où sont les princes et les dominateurs de la terre, qui thésaurisèrent l'or et l'argent, qui édifièrent des cités et des forteresses, qui furent vainqueurs des rois et des royaumes ? Où sont les sages et les docteurs de la loi et les esprits curieux de ce siècle ? Où est Absalon renommé pour sa beauté, où Samson le très fort, où les Césars tout-puissants, où les rois et les princes célèbres ? A quoi leur ont servi la vaine gloire, la joie si courte, la puissance en ce monde, les courtisans flatteurs, la volupté de la chair, la fausseté des richesses, la douceur des plaisirs ? Que sont devenus les rires, la joie, la jactance, l'arrogance, et ce sang bouillant et ces corps si beaux ?”

* *
*

Ce chapitre, comme chacun peut le constater, ne se trouve pas dans le texte ordinaire et commun de l'Imitation, et n'est pas non plus indiqué dans la liste des variantes publiée par Pujol. Cependant, dans une première édition française, publiée sous le titre de *l'interne consolation* et que beaucoup ont cru être le texte original de l'Imitation elle-même, ce chapitre existe ; il a même quelques phrases de plus que le texte latin que nous publions.

Bien des questions pourraient se poser à ce propos : nous ne pouvons nous en occuper. Mais c'est un fait certain que le chapitre ne messied pas du tout à côté des autres du célèbre livre, soit que l'on considère les idées, soit que l'on étudie la manière d'exprimer ces idées.]

FR. J. J. BERTHIER,
des Frères-Prêcheurs.



La Mission de la Femme Chrétienne

L'ÉGOÏSME



EST un petit mot qu'avec raison on a surnommé haïssable, mot tyrannique, écueil dangereux, sur lequel les meilleurs s'ensablent et viennent sombrer souvent en quelque lamentable naufrage. Chères jeunes filles chrétiennes, peut être en vous-mêmes l'avez-vous nommé déjà ce petit mot, despotique et cependant adoré par notre pauvre nature humaine déchue et imparfaite. C'est... le *moi* !...

Affirmation plus ou moins brutale de la personnalité, il existe en chacun de nous à divers degrés, sous différentes formes, avec des nuances subtiles, infinies, de perfides déguisements même ! Ne se trouve-t-il pas quelquefois en nos affections, que nous disons être dévouées alors que, bien souvent peut-être, elles ne sont qu'une extension, un prolongement de notre *moi* à quelques êtres chers ? En ceux-ci, ne recherchons-nous pas encore d'autres nous-mêmes ?

S'interrogeant en un loyal examen de conscience, qui n'avoue éprouver, fût-ce en un petit recoin intime de son âme, cette tendance à l'exaltation plus ou moins exclusive de sa personnalité, rarement tout à son usage, son point, dirigeant personnes et circonstances vers ce centre absorbant, le moi ?

Voilà bien l'ennemi universel ; et mon cri d'alerte aujourd'hui a pour but de nous armer toutes, femmes chrétiennes, pour le danger prévu, l'inévitable combat. L'égoïsme n'atteint-il pas dans sa sève le principe de nos destinées, l'essence de notre nature ? Créée pour le dévouement, les généreux sacrifices, la femme, être d'amour a pour vocation de se donner.

Et l'égoïsme, agent néfaste et dissolvant de toute idée, toute tendance généreuse, vient détruire celles-ci en leur source. Comme l'insecte nuisible au calice des fleurs, il est au cœur de la femme, le germe invisible et destructeur.

Poison mortel, il tue en elle le principe de vie ; sous son influence, le cœur végète, il ne vit plus.

De ceux-là, dont l'existence n'a eu que leur moi pour but et comme pivot, ne peut-on dire, à leur dernier jour :

“ Ils sont morts et n'ont pas vécu ;
Ignorant ce qui seul fait vivre,
De leurs mains est tombé le livre
Dans lequel ils n'ont jamais lu ? ”

De ce livre, la vie humaine, ils ont, avec fièvre, feuilleté quelques pages, dans l'enivrement du plaisir, la fascination du luxe, la poursuite affolée des succès. Que leur reste-t il de tout cela ?

Que gardent-ils même des jouissances intellectuelles recherchées en un égoïste dilettantisme ? Encore une fois, de tout cela que reste-t-il, si le cœur n'a pas écrit son nom, posé son sceau aux pages du livre de vie qui s'intitulent : Dévouement ! générosité !

Dieu a fait notre cœur humain à l'image du sien, avec une puissance d'a mer infinie. Et nous, pauvres créatures aveugles, nous voudrions réduire ce sentiment si grand aux lamentables proportions de notre petite personnalité, étroite et limitée !

Êtres d'un jour nous agissons souvent en notre courte vie, fragile et fugitive, comme si elle était le pivot de l'univers et de l'humanité.

Folie, n'est-ce pas ? Oui, incompréhensible folie, et, de plus, criminel oubli des destinées immortelles de notre âme, créée par Dieu pour entrer en sa vie infinie. Elle y pénètre par le dévouement, cette vivifiante atmosphère où le cœur se développe et accroît sans cesse sa puissance, avec le don de sympathie, de pitié spontanée, généreuse, bienfaisante. Notre horizon alors s'étend à l'humanité tout entière, et l'âme s'emplit, sans cesse, des échos de la vie générale. Quelqu'un a dit qu'on ne fait du bien aux âmes qu'en les aimant. Mais, pour aimer, c'est à-dire se dévouer, il faut oublier le moi égoïste qui nous absorbe, nous recourbe sans cesse sur nous-mêmes.

L'oubli de ce moi, chassant du cœur, soudain apaisé, la jalousie, l'ambition, toutes les poussières salissantes, tous les fantômes mauvais, nous donne le bonheur.

Ce bonheur, tant cherché par l'humanité, et vainement poursuivi souvent, chères jeunes filles chrétiennes, vous aussi en êtes avides. Dites-moi, avez-vous assez l'intime persuasion qu'on le trouve en l'oubli de soi, qui nous arrache à nous-mêmes ?

Si dans le passé un éclair de lumière vous a fait comprendre cette vérité, heureuses êtes-vous maintenant déjà. Si des larmes amères doivent vous l'enseigner en l'avenir, alors encore bénissez Dieu qui, par un chemin semé d'épines, vous conduit aux lumineux sommets du dévouement. Sous son chaud rayonnement croît la petite fleur, tant cherchée, au suave et pénétrant parfum, qui s'appelle le bonheur.

Laissez-moi ajouter qu'il est, ici-bas, une source merveilleuse où l'âme puise aussi ces grands biens : dévouement, bonheur. C'est l'Eucharistie, invention sublime de notre Dieu. Là nous est enseigné le doux et merveilleux secret du don de soi, dans l'amour !...

Pauvres êtres égoïstes que nous sommes tous, qui de nous, fût-il le plus atteint de cette gangrène morale, alors que la communion le jette entre les bras du Dieu d'amour, ne peut dire avec une foi confiante, à ce souverain guérisseur :

“ O Jésus ! donnez-moi pour âme votre infinie charité.” La charité, consacrée et divinisée par le Christ en toute sa vie, voilà, chères lectrices, la parole rayonnante que je vous laisse en opposition à ce terme odieux : l'égoïsme. La charité ! grand mot infini, antidote et remède au mal inévitable, universel, l'amour du *moi*.

La charité ! Qu'elle soit pour nous toutes, femmes chrétiennes, la digue indestructible contre laquelle l'égoïsme viendra se briser, le phare lumineux de nos vies ici-bas.

FIDELIO.

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE : — A Ségovie ; — Nos missions dans l'Amérique centrale ; — L'armée apostolique de la France ; — Exemple à imiter ; — Les Dominicaines à Bologne ; — Les Dominicaines de Lewiston.

A Ségovie. — Les Associés du Saint-Rosaire étant animés, comme il convient, d'une grande dévotion envers saint Dominique, n'ignorent pas sans doute que le saint patriarche était très affectionné à la ville de Ségovie.

“ Dans le flanc d'une colline, dit le Père Joyau, au nord de cette cité, il avait découvert une caverne propre au recueillement et à la pénitence. Il y passait des nuits en prières et s'y flagellait avec tant de rigueur que les parois de la grotte gardèrent pendant des siècles la trace de son sang. C'était sa coutume de se faire frapper et de se frapper lui-même fréquemment avec une chaîne de fer à trois branches.

“ Il prenait chaque nuit trois disciplines : une pour ses propres fautes, la seconde pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les âmes du Purgatoire.”

Avec le concours de généreux disciples, l'homme de Dieu fonda lui-même le couvent de Sainte-Croix au dessus de la grotte, théâtre de ses flagellations. Ce monastère ayant été détruit dans les révolutions que traversa l'Espagne, on construisit maintenant au même lieu un édifice destiné à favoriser la dévotion des nombreux fidèles qui viennent là, vénérer le souvenir du saint Fondateur.

Nos missions dans l'Amérique Centrale. — L'Ordre de St Dominique possède dans l'Amérique centrale trois florissantes missions : Trinidad, Curaçao et Cuba. Voici sur chacune d'elles quelques détails.

Mission aux Antilles Anglaises (Trinidad ou la Trinité), confiée en dernier lieu aux pères dominicains de la province d'Irlande, aidés par ceux de la province de Lyon qui en étaient primitivement les administrateurs. Environ une trentaine de pères sont attachés à cette Mission qui a

pour supérieur Sa Grandeur Mgr Vincent-Patrice Flood, dominicain, archevêque de Port d'Espagne. A leurs côtés travaillent fort activement les Dominicaines de la congrégation française de Ste Catherine de Sienne : celles-ci ont quatre maisons dans la seule ville de Port-d'Espagne.

Mission au Antilles Hollandaises (Curaçao), confiée aux pères dominicains de la province de Hollande. Elle a pour vicaire apostolique Sa Grandeur Mgr Ambroise Van Baais, dominicain, évêque titulaire de Teuchira. Les pères, au nombre de trente environ, administrent en tout 13 paroisses et se trouvent, non seulement dans l'île de Curaçao où ils ont 9 résidences, mais encore dans celle de Bonaire où ils en ont 2, dans celle d'Aruba où ils en ont 4, dans celles de Salle S. Martin, de S. Eustache et de Porto-Rico, dans chacune desquelles il en ont une. Il s'y trouve 39,000 catholiques. Dans les huit premiers mois de l'année 1905, 1300 baptêmes ont été administrés et 3150 enfants fréquentaient les écoles dirigées par nos Pères.

Mission de Cuba, confiée aux Pères Dominicains de la province d'Andalousie en Espagne. Les Dominicains étaient établis à Cuba dès 1510, donc dix-huit ans après la découverte de l'Amérique. La révolution de 1834 les en a chassés, mais ils y sont retournés en 1898 par l'entremise du célèbre père Paulin Alvarez, ci-devant confesseur de S. M. la Reine-Régente d'Espagne, et ils travaillent maintenant à la conversion des habitants de cette île si éprouvée par la guerre, en ces dernières années. En dehors des Dominicains espagnols, il s'y trouve également des Dominicains français, auxquels a été confiée, en 1899, la direction d'un vaste district à Cienfuegos. Ceux-ci, par le bien qu'ils y font, n'ont pas tardé à éveiller la même sympathie que les pères espagnols.

* * *

L'armée apostolique de la France.—On parle souvent du grand nombre de missionnaires français qui travaillent sans relâche à la conversion du monde. Mais quel en est le nombre, c'est ce que l'on ignore d'ordinaire. Le Père Piolet a publié à ce sujet un court mais très substantiel travail intitulé : *Nos missions et nos missionnaires*. Nous lui empruntons cette page, où il fait le dénombrement de

l'armée apostolique de la France. Nous nous permettrons cependant de faire remarquer qu'aujourd'hui ces chiffres ne sont plus exacts. En effet depuis l'application de la loi de 1901 contre les Congrégations, c'est par milliers que les religieux français ont quitté leur pays pour aller prêter du secours à leurs frères qui depuis longtemps guerroyaient un peu partout dans le monde pour la cause de Dieu.

“ Nos missionnaires français à l'étranger sont très nombreux, bien plus nombreux que ceux de toutes les autres nations réunies. En effet, sur un total de 6,000 missionnaires, nous comptons à peu près 4,500 Français ; 75 pour 100.

“ Ils sont aidés dans leurs œuvres diverses par d'autres Religieux qui, sans être prêtres, n'en sont pas moins de vrais missionnaires, appartenant à la même Société que les prêtres, chargés du temporel, de la classe, des ateliers, des champs de culture, du soin des bâtiments, des imprimeries, etc., en tout 1.700. Ils sont aidés aussi, pour l'éducation des garçons, par d'autres Frères, appartenant à nos Congrégations enseignantes, et qui sont au nombre de 2,600 ; et pour l'éducation des filles et les œuvres d'assistance, hôpitaux, léproseries, dispensaires, orphelinats, visites aux malades, et autres œuvres, par 10,500 Religieuses.

“ Cela ferait 4,500 prêtres, 4,300 frères, 10,500 religieuses ; en tout 19,300.

“ A ces ouvriers, venus de France, et de nationalité française, il faut ajourer un certain nombre de prêtres, de frères et de sœurs indigènes, formés par eux, vivant avec eux, dirigés par eux, encadrés dans leurs rangs. Le nombre s'en élèverait environ à 1,500 prêtres, 500 frères, et 2,000 ou 2,500 sœurs indigènes.

“ Ce qui donnerait approximativement : 6,000 prêtres, 5,300 frères, 12,500 sœurs ; soit au total 23,800 missionnaires.

“ Ce n'est pas tout encore. Car, outre ces auxiliaires qui ont, en somme, le même travail et la même occupation que nos missionnaires français, il y en a une foule d'autres, catéchistes, maîtres ou maîtresses d'écoles, chefs de postes ou de chrétientés, qui tous gravitent dans la sphère

du missionnaire, la plupart du temps payés par lui, partageant ses travaux et ses idées, aidant à son action et à son influence.

“ De ceux-là, à plus forte raison, nous n'avons pas la liste complète ; nous ne nous éloignerons cependant pas beaucoup de la vérité en en fixant le nombre aux environs de 15 à 20,000. Ce qui porterait à un peu plus de 40,000 le nombre total de notre armée de missionnaires.”

* * *

Exemple à imiter.—A Pampelune, en Espagne, à la suite d'une retraite donnée en l'église de Saint-Dominique, les Dames ont pris solennellement, en face du Saint-Sacrement, l'engagement public qui suit :

“ Nous nous engageons à ne lire ni livre, ni écrit quelconque contraire à la doctrine catholique, à la foi où à la morale chrétienne.

“ Nous nous engageons à ne recevoir, ni lire des revues illustrées, même des journaux de modes, qui blesseraient le moins du monde la moralité.

“ Nous nous engageons à ne lire aucun journal sectaire, immoral, anticléricale ou anticatholique, toutes feuilles condamnées d'ailleurs par les règles de l'*Index*.

“ Nous nous engageons enfin à ne coopérer ni par souscription, ni d'une manière quelconque, au très grave péché de la mauvaise presse, que nous détestons de toute notre âme. Nous nous proposons au contraire de la combattre et de travailler, dans les limites de la prudence, à ce que d'autres suivent notre exemple. Oui, nous voulons, sans bruit, mais avec une constance et une énergie efficaces, lutter en faveur de la bonne presse contre la mauvaise. Pour cela nous emploierons une arme toute-puissante, l'influence éminemment chrétienne que toute femme catholique doit exercer dans la société, en qualité de mère de famille ou d'épouse.

“ Cette influence est un don précieux de Dieu, dont nous ne devons nous servir que pour un but élevé ; nous voulons à tout prix en faire bon usage, l'utiliser pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, vu qu'il nous sera demandé un compte sévère de l'emploi que nous en aurons fait pour le bien ou pour le mal.”

Les Dames de Pampelune ne trouveront-elles pas, chez nous, des imitatrices ?
Et pourquoi pas non plus des imitateurs ?

* * *

Les Dominicaines à Bologne. — Depuis plus d'un siècle la ville de notre Bienheureux Père saint Dominique ne voyait plus dans ses murs les Sœurs du second Ordre, dont à une époque elle compta jusqu'à sept monastères.

Grâce à l'activité du T. R. P. Jacques Montanaro, provincial de Lombardie, et à l'appui de Son Eminence le Cardinal Svampa, archevêque de Bologne, toujours prêt à favoriser ce qui regarde le progrès spirituel de son diocèse et le bien de la famille dominicaine, à laquelle il appartient comme tertiaire, les Sœurs du couvent de Ste-Catherine à Fabriano, forcées par les circonstances à l'abandonner, résolurent de ressusciter à Bologne l'antique monastère élevé, peu après la mort de saint Dominique, par la Bienheureuse Diane d'Andalo, sous le vocable de sainte Agnès, vierge et martyre.

Le nouveau couvent, situé au Forum Boarium fut achevé au mois de mai 1904, et dès la fin d'octobre les Sœurs de Fabriano vinrent l'habiter, heureuses de se trouver de nouveau tout près du tombeau de leur Père et sous la protection de la Bienheureuse Diane.

* * *

Les Dominicaines de Lewiston. — Une colonie de Dominicaines françaises, de la Congrégation de Nancy, a pris l'année dernière, à Lewiston, la direction des écoles paroissiales de l'église St Pierre et St Paul, desservie par les Pères Dominicains de la province de France.

La Congrégation de Nancy, fondée en 1853, a pour objet l'enseignement chrétien de la jeunesse. Elle compte des pensionnats très florissants en France, en Suisse, en Italie, en Espagne, et la Maison-Mère vient d'être transférée en Belgique, avec le pensionnat de Nancy.

Pour réaliser l'idéal de l'Ordre de St Dominique, c'est-à-dire l'union de la vie active et de la vie contemplative, la Règle fournit aux Sœurs tous les moyens d'entretenir en elles l'esprit intérieur, en même temps qu'elle leur

laisse la liberté d'action nécessaire à l'accomplissement de leurs œuvres de zèle. Elles ne sont pas assujetties à la clôture, mais elle ne sortent que pour les besoins de ces œuvres. Elles récitent en commun chaque jour le petit office de la Bienheureuse Vierge Marie, et aux principales fêtes de l'année, le Bréviaire des Frères Prêcheurs. Elles font tous les jours une heure d'oraison mentale et une demi heure de lecture spirituelle.

Les jeunes filles qui, ayant la vocation Dominicaine, ne possèdent pas l'instruction nécessaire pour l'enseignement, peuvent être reçues dans la Congrégation à titre de Sœurs converses. Ces Sœurs suivent la même règle que les Sœurs de chœur, sauf qu'elles récitent l'office des *Pater*. Elles prennent leurs repas et leurs récréations avec la Communauté et sont employées aux travaux du ménage ou à la culture.

A cause du grand éloignement de la Maison-Mère, un noviciat est établi à Lewiston et compte déjà plusieurs recrues.

En outre, les Sœurs élèvent en ce moment, à côté de leur résidence, 254, Bates Street, un petit pensionnat qui s'ouvrira en 1906, et qui procurera à une trentaine de jeunes filles le bienfait d'une éducation plus complète (1).

(1) Toute correspondance peut être adressée à Révérende Mère Prieure, Couvent des Dominicaines, 254, Bates St., Lewiston, Me., U.S.A.

— o —

DECLARATION.—Le Rédacteur et les collaborateurs de la revue *Le Rosaire* déclarent vouloir se conformer entièrement aux prescriptions d'Urbain VIII, dans sa constitution *Sanctissimus*.

Imprimatur :

† A. X., Evêque de St-Hyacinthe.